

- 2015 -

# SOUS-TITRE

# ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS

DANSE

THÉÂTRE

OPÉRA

ENTRETIENS

LES RENDEZ-VOUS



## MADELEINE FOURNIER & JONAS CHÉREAU « NOUS AIMONS ÉTABLIR DES ÉTUDES SÉRIEUSES DE MANIÈRE BURLESQUE. »

Interprètes et chorégraphes, Madeleine Fournier et Jonas Chéreau se sont rencontrés en 2005 au CNDC d'Angers. Alter egos artistiques, ils co-signent ensemble une série de pièces dont *Les interprètes ne sont pas à la hauteur* (2011), *Sexe symbole (pour approfondir le sens du terme)* (2013) et *SOUS-TITRE* (2015). En écho à sa présentation au festival Artdanthé au Théâtre de Vanves, ils ont accepté de revenir sur cette dernière création et répondent à nos questions.

**Chacun interprète pour d'autres chorégraphes, vous collaborez ensemble depuis maintenant quelques années. Qu'est-ce qui vous motive à travailler l'un avec l'autre ?**

*Jonas Chéreau* - Effectivement, nous travaillons ensemble depuis quelques années ! Nous nous sommes rencontrés dans le cadre de la première formation d'interprètes élaborée par Emmanuelle Huynh au CNDC d'Angers. Nos parcours étaient très différents, Madeleine venait d'une formation au Conservatoire National Régional de Paris et moi, j'avais une pratique autodidacte de la danse. Nous nous sommes rapprochés assez rapidement. Nous passons beaucoup de temps à parler et la question qui revenait souvent entre nous était : « mais pour toi, c'est quoi la danse ? ». En sortant de l'école, nous avons travaillé séparément avec différents chorégraphes. Nous avons d'ailleurs commencé notre parcours d'interprètes auprès de deux figures de la danse, Madeleine aux côtés d'Odile Duboc et moi aux côtés de Daniel Larrieu. Nous échangeons souvent de ces expériences d'interprètes riches. Il y avait avec Daniel et Odile une sorte de lien de parenté. D'ailleurs, je me souviens qu'une fois quelqu'un a demandé à Madeleine après un spectacle si elle était la fille d'Odile. Cela nous avait fait rire ! Aussi, l'une des choses qui nous rapproche, c'est le désir d'interpréter les pièces d'autres auteurs. En effet, nous aimons incarner les pensées et intuitions d'artistes que nous aimons. Mais parallèlement, nous avons le besoin d'avoir notre chambre d'expérimentation, notre espace de réflexion, de remise en question de l'art chorégraphique. Nous sommes nourris des aventures partagées avec d'autres et avons aussi le désir de créer à notre façon des objets qui nous ressemblent. Notre pratique d'interprète alimente notre pratique de chorégraphe et inversement. Nous sommes des amis, je dirais qu'il y a quelque chose de fraternel entre nous. Ce qui nous motive à travailler l'un avec l'autre c'est probablement ce lien. On partage le goût de la conversation et une attraction pour le mouvement, et aussi on se marre bien ensemble !

**Comment travaillez-vous ensemble ? Comment abordez-vous chaque nouvelle création ?**

*Madeleine Fournier* - Nous discutons beaucoup, nous sommes amis donc nous parlons vraiment de tout. Nous aimons l'intimité au travail, et nous avons besoin de prendre en compte tout les aspects de notre vie lorsque nous démarrons un projet. Nous commençons souvent par un grand debrief de plusieurs jours où on aborde tous les sujets importants pour nous sans hiérarchie cela va de nos réflexions sur l'art à nos vies intimes. Il faut que le projet à venir, les questions, les intuitions de départ soient en lien avec les



moments de vie que nous traversons. C'est le luxe de notre travail, de pouvoir ne pas séparer la vie de la création, essayer de faire du sens entre ces multiples activités que nous avons. La création peut ressembler à une thérapie, en tous cas elle est un médium pour exprimer des choses de l'intime vers le collectif. En pariant sur le fait que nos préoccupations soient les préoccupations des spectateurs !

**Le point de départ de votre première création *Les interprètes ne sont pas à la hauteur* était les Danses macabres, votre seconde pièce *Sexe symbole (pour approfondir le sens du terme)* explorait quant à elle les notions de division et de binarité. Comment s'articulent ces deux premières pièces avec votre dernière création *SOUS-TITRE* ?**

*Jonas Chéreau* - Dans *Les interprètes ne sont pas à la hauteur*, nous avons cherché à inventer une danse macabre à la manière de faux chercheurs sur le Moyen-Age. Nos sources étaient picturales mais provenaient principalement d'une liste de verbes définissant ces danses du passé : Bâler, Trépinier, Sautelauter, Claudiquer... C'est à partir de ces mots et de leurs interprétations que la pièce est née. Dans *Sexe symbole (pour approfondir le sens du terme)*, nous nous sommes intéressés à la notion de binarité dans la construction du langage. Nous dialoguons autour de notions comme le lisse et le rêche, le chaud et le froid, le dur et le mou. Dans ces deux pièces, la danse et les actions scéniques sont nés de l'interprétation de mots ou d'idées.

Pour *SOUS-TITRE*, nous n'avons pas souhaité partir d'un sujet précis, les enjeux de la pièce sont apparus au fur et à mesure du processus et surtout, cette fois ci les mots sont venus du mouvement. Le lien entre les trois pièces c'est la recherche autour de la notion de l'origine. Avec *SOUS-TITRE*, c'est comme si nous avions fait un zoom sur les deux projets précédents en ayant pour objectif d'interroger l'origine mais cette fois si de manière infinitésimale et très littérale. Nous aimons établir des études sérieuses de manière assez burlesque. Dans le fond, je crois que notre goût pour l'absurde est le moteur de notre travail. Aussi, la relation entre les mots et la danse nous fascine dans la capacité qu'elle offre à inventer des mondes avec presque rien. D'ailleurs dans notre prochain projet, nous continuerons cette démarche autour des mots mais cette fois-ci en donnant la parole à des spectateurs.



**Pouvez-vous revenir sur la genèse de cette nouvelle pièce ? Quels-ont été vos différents axes de recherches et de travail ?**

**Madeleine Fournier** - Le point de départ était que nous ne voulions pas partir d'une thématique particulière comme nous l'avions fait auparavant. Nous avons commencé par écrire un texte à partir de divers échanges épistolaires, un texte assez absurde qui passait d'un sujet à un autre sans transition. L'immobilité aussi était un point de départ, nous ne voulions pas partir du principe que le mouvement serait une évidence. L'arrêt nous semblait important. Nous ne savions d'ailleurs par trop comment bouger on voulait parler et bouger mais ça ne marchait pas bien. Est venu ensuite l'idée d'une vraie/fausse pratique, le fait de pratiquer physiquement quelque chose permettait d'amener la voix de manière ni théâtrale ni naturaliste mais d'une manière bien spécifique à la danse, aux pratiques somatiques ou encore aux pratiques de bien-être de plus en plus présentes dans notre quotidien. L'arrivée d'Élg a apporté un registre tout autre, plus fictionnel, et cela nous a amené à l'idée qu'il interprète les pensées du mouvement dansé. Nous aimons beaucoup ce rapport absurde entre abstraction du mouvement et fiction du récit.

La question de l'arrêt a fait émerger l'intérêt pour l'origine du mouvement. La question principale est devenue : Qu'est ce qui nous met en mouvement ? Et d'observer, d'interroger littéralement l'apparition du mouvement.



Comment ce mouvement est-il en train de prendre forme, par quelle opération ? De la même façon pour les interventions d'Èlg, nous lui avons donné pour consigne d'improvisation de dire à voix haute les pensées qui lui traversaient l'esprit en nous regardant danser, cela pouvait avoir affaire avec ce qu'on faisait réellement ou au contraire n'avoir aucun rapport. L'écriture fait qu'on ne peut saisir comment elles apparaissent, il n'y a pas de fil conducteur, par contre on est fasciné par leur apparition. *SOUS-TITRE* est une pièce plutôt minimaliste, nous avons voulu créer un espace, un cadre qui permet d'observer l'apparition des mouvements des corps et des pensées, en jouant avec cette opposition binaire corps/pensée.

**Vous collaborez ici avec le musicien Èlg et le plasticien Boris Achour, comment ont-ils participé à l'écriture de la pièce ?**

*Jonas Chéreau* - *SOUS-TITRE* est notre troisième pièce et nous avons le désir d'élargir le cercle et de partager le plateau avec un nouveau complice. Nous avons à la fois l'envie de nous confronter à la pratique d'un autre artiste, mais aussi de partager la notre. Nous avons rencontré Èlg et son univers « cosmico-comique ». Il est à plusieurs endroits de la musique expérimentale, du stand-up comédie en passant par des spirales concentriques et labyrinthes faits de thuyas et de boyaux à la musique répétitive. Nous nous sommes trouvés des obsessions communes, le mouvement, la recherche et le rire. Èlg a été très impliqué dans l'écriture de la pièce, à la fois dans la composition musicale, avec deux harmonicas (un majeur-un mineur) mais aussi dans l'écriture du texte qu'il dit dans la pièce. Une collaboration intense, je dois dire, une très belle rencontre.

Pour cette pièce, nous souhaitons qu'il y ait un élément tiers abstrait et brut au plateau. Pour faire advenir le mouvement, ou plutôt donner la sensation du potentiel de mouvement nous avons tout de suite pensé à un mobile. Madeleine qui avait collaboré auparavant avec Boris Achour m'a parlé de son travail, de ses mobiles (ndlr – Nous avons pu voir Madeleine dans l'installation *Des jeux dont j'ignore les règles* notamment présentée à la 56ème Biennale de Venise, ou encore dans une série de vidéos présentées dans le cadre de l'exposition *Séances* (2012) au Centre d'art contemporain d'Ivry-Le Crédac.). Nous en avons discuté avec lui et il s'est lancé dans le projet. Boris a assisté à plusieurs répétitions puis a conçu seul le mobile. Ce que nous aimons dans ce mobile, c'est le fait qu'il soit immobile, en équilibre, prêt à bouger, simplement soumis à son poids et à sa forme comme nos corps de danseurs. Très belle rencontre aussi, pleine de confiance.



**Nous retrouvons plusieurs dénominateurs communs dans chacune de vos pièces, dont la parole. Que recherchez-vous dans l'oralité ? Quand apparaît le texte ? Avant, pendant, ou après le mouvement ?**

*Madeline Fournier* - Les textes que nous disons sur le plateau viennent souvent d'improvisation. Dans *Sexe symbole* les dialogues sont venus de discussions que nous avons enregistrées où nous débattons de manière binaire sur des opposés (lisse/rêche, dur/mou, etc). Dans *Les interprètes ne sont pas à la hauteur* c'était les mots anciens qui nous inspirés pour inventer des danses. Les mots peuvent être soit moteurs en terme d'imaginaire pour le mouvement ou alors c'est l'expérience physique / sensorielle qui va générer de la parole. Dans *SOUS-TITRE* ou *Sexe symbole (pour approfondir le sens du terme)* c'est la traduction par les mots de l'expérience qui nous intéresse ou le fait de rendre performatif, partageable, ludique une expérience intime liée à ce qui se passe dans nos corps. Nos pièces contiennent toujours deux entrées : un aspect sérieux lié à une recherche chorégraphique et une manière absurde de la mettre en scène. Quelqu'un m'a dit l'autre jour (et je trouve que cela résumait bien notre démarche) que nous faisons des choses sérieuses avec légèreté et des choses drôles avec beaucoup de sérieux. Nous aimons ce rapport entre futilité et nécessité et il me semble que la parole permet de rendre accessible et donc moins mystérieux des questionnements, expériences pointues.

**Vous collaborez avec des artistes tels que la cinéaste Tamara Seilman avec le film *306 Manon*, ou encore avec le plasticien Boris Achour dans *SOUS-TITRE*. Quels rapports entretenez vous avec les arts plastiques et quels liens tissez-vous avec la danse ?**

*Jonas Chéreau* - La danse est un art poreux, nous parlons beaucoup de cinéma, de musique, des arts visuels, de sociologie aussi. La danse se nourrit beaucoup d'autres champs. Nous travaillons avec des artistes de champs différents mais l'idée est toujours de le faire à notre façon, c'est à dire, à la manière de danseur, de danseuse, de chorégraphe. Partir du chorégraphique pour penser un film, l'exposition d'un objet ou la création d'une bande son... Toujours en s'intéressant à l'aspect performatif de ces éléments.

*Photo © Marc Damage*

*Par Wilson Le Personnic*



## SOUS-TITRE DE JONAS CHÉREAU & MADELEINE FOURNIER

Pas besoin de *sous-titres* pour suivre, se faire gentiment bousculer par, s'abandonner enfin au charme des voix multiples qu'attisent Jonas Chéreau et Madeleine Fournier. La salle basse de la Ménagerie de Verre en devient la caisse de résonance, étrange

machine minimaliste à même d'amplifier les moindres chuintements et échos du désir, désir d'un mouvement à la fois possible et nécessaire. Le récit de cette quête est tenu, cocasse, semé d'embûches. Il multiplie volontiers les pistes, nous fait perdre pied, nous conduit vers des limbes surréalistes où nous pouvons enfin saisir, pleinement, l'urgence de cette création qui se déploie en tant que véritable *geste spéculatif*.

Pour paraphraser Didier Debaise et Isabelle Stengers, *mettre la pensée*, et dans ce cas particulier, une pensée espiègle, charnelle, *sous le signe d'un engagement par et pour un possible qu'il s'agit d'activer, de rendre perceptible dans le présent* (1). L'engagement de Jonas Chéreau et Madeleine Fournier est radical : tout arrêter, faire le vide, fermer les yeux et installer les conditions propices à une écoute particulière. Le temps présent, la durée, les attentes – des interprètes, tout comme celles des spectateurs – sont mis en suspension, à l'image de ce mobile de Boris Achour, sorte de figure tutélaire complètement décentrée, incongrue, de cette création. Facétieuse dans sa grande simplicité, cette sculpture qui n'a de cesse de jouer des tours au regard, s'apparente à un projet plus vaste entamé en 2006 et nourri par une référence directe, dans son titre, au *Conatus*, le concept spinoziste du désir comme force motrice, ce mouvement par quoi toute chose s'efforce de persévérer dans son être et d'augmenter sa puissance d'agir.

Les corps des deux danseurs et chorégraphes, assis en tailleur, deviennent à la fois émetteurs et récepteurs, intensificateurs d'un état de disponibilité qu'ils cherchent à transmettre, à partager. Chaque souffle l'approfondit et bientôt des voix se lèvent, comme sous hypnose, qui portent cette invocation du mouvement. Le désir se réveille, monte, débordé soudainement dans une déferlante de sons bruts, roques, traversés en filigrane par d'étonnantes harmonies qu'enclenche le musicien Èlg, qui ne manifestait il y a quelques instants qu'une présence hiératique et muette au fond du plateau. Questions, intuitions, intentions, besoins autonomes et singuliers des membres dissociés, coordinations surprenantes, mécanismes et transports intérieurs mobilisent les danseurs dans des jeux spéculatifs qui traquent le désir dans les moindres recoins du corps et de l'imaginaire. Ouvrir la possibilité du mouvement, dans des dynamiques fluctuantes qui cherchent leurs sources pour mieux se déployer. Le potentiel poétique de la chair engendre des tropes insolites, le vide de la salle de la Ménagerie de verre se remplit de clameurs d'un opéra de batraciens où une demi-douzaine de pianos accordés en mode mineur se donnent rendez-vous avec un porte-avion. Les associations les plus folles reconfigurent la perception de l'espace. Glissements perpétuels et sauts capricieux nourrissent un rythme ludique où tout devient possible.

(1) **Gestes spéculatifs**, Didier Debaise et Isabelle Stengers, Les presses du réel, Paris, 2015.

--

**Sous-titre** de Jonas Chéreau & Madeleine Fournier, présenté à la Ménagerie de verre, dans le cadre du festival **Les Inaccoutumés**, du 8 au 10 décembre 2015.

La pièce sera reprise le 12 mars 2016 dans le cadre du festival **Artdanthé**.

Retour  
magazine



Spectacles / Danse / Les corps acteurs de Jonas Chéreau & Madeleine Fournier aux Inaccoutumés

DANSE

## LES CORPS ACTEURS DE JONAS CHÉREAU & MADELEINE FOURNIER AUX INACCOUUMÉS

9 décembre 2015 Par [Amélie Blaustein Niddam](#) | 0 commentaires

J'aime

Tweeter

G+1

TELECHARGER LE PDF

Le Festival **les Inaccoutumés**, qui se tient à la Ménagerie de Verre continue de tracer sa route dans l'avant-garde jusqu'au 12 décembre. Il accueille ce soir et demain le duo composé de **Jonas Chéreau** et **Madeleine Fournier**. Les deux danseurs formés par Emmanuelle Huynh pose avec Sous-titre des questions sur l'autonomie du mouvement. Pertinent.



Note de la rédaction : ★★★★★

Ils sont en « position », assis en tailleur en posture méditative. Une fois la lumière faite sur eux, on va les regarder respirer, et voir la gorge de Madeleine Fournier s'élargir pour accéder à un souffle profond. Un arbitre posé sur une échelle sonnera à l'harmonica le top départ du geste.

Que signifie se mouvoir ? La question est essentielle. Tout le monde bouge. De la même façon, Jérôme Bel le montrait dans *Gala*, que tout le monde danse. Mais où se niche l'intention. Est-ce la vision du mouvement en train de se faire qui implique la suite du geste ?

Ils vont danser, d'abord le regard vide avant d'être en conscience de leurs pas. Une danse simple qui appelle plus l'accumulation de postures puisées dans le yoga ou dans le Pilate. Le spectacle attrape le regard et doucement « à cette allure-là », le sens va venir, des mots vont illustrer les pas donnant l'illusion d'une rencontre. Mais, cela est faux, c'est un sous-titre comme l'indique le nom de la pièce. D'autres paroles viendraient donner un autre sens. Cela semble évident mais ici, l'évidence devient trouble.

Ils jouent admirablement l'effet de surprise en ayant l'air de découvrir la lune en voyant une cheville se déployer. Ils apportent une réflexion supplémentaire à la construction de ce que danser veut dire.

Visuel : Jonas Chéreau & Madeleine Fournier ©Stefaan Quix

# Festival

dossier réalisé par Hélène Chevrier



Ils sont trois, deux danseurs et un performer musicien, agis dans leurs disciplines respectives les uns par les autres. L'origine du mouvement, des corps comme de la pensée, telle est la quête de Madeleine Fournier et Jonas Chéreau dans *Sous-titre*.

*Sous-titre* parce que Laurent Gérard (du groupe Elg) intervient sur le plateau comme une pensée musicale et une pensée parlée. "Il est un peu comme l'espace parlé de nos sous-titres, remarque Madeleine. C'est l'espace mental en rapport avec un espace plus physique". Mais c'est aussi l'aspect polysémique du mot qui les a intéressés : "on peut se dire que c'est un mauvais titre ou un titre moins bien. Mais par rapport à notre spectacle, il s'agit plutôt de montrer ce qui est caché. Cela nous intéressait depuis le début de dire ce qu'on ne dit pas quand on danse. C'est chargé de plein de choses, de pensées du danseur qui vont dans plein d'endroits différents, qui peuvent être liées au moment présent de la danse, et en même temps à des choses qui n'ont rien à voir avec la situation. On essaie de voir comment toutes ces couches de pensées et de réalité présentes simultanément peuvent apparaître". Trouver l'origine physique et intellectuelle du mouvement leur permet de dire comment le mouvement influence la pensée et

à l'inverse comment la pensée et les mots de Laurent peuvent nourrir l'imaginaire de leur danse. Il faut donc créer du lien entre les deux parties, mais qui ne soit ni dans l'illustration ni dans le rapport de force.

Un travail délicat aussi bien dans la composition de l'enchaînement des choses que dans l'interprétation.

Jonas explique alors : "pour capturer le mouvement, on va s'arrêter ; on va se mettre en mouvement et on va s'arrêter. On va passer de l'arrêt au mouvement et du mouvement à l'arrêt. Soit le mouvement surgit de manière très soudaine soit il s'inscrit au contraire dans un flux continu de quelque chose qui serait déjà là." Il y a de multiples hypothèses. Au spectateur de faire le lien, d'imaginer.

Au-dessus du plateau, ils vont accrocher un grand mobile. Objet sensible et réactif. Madeleine s'en amuse. "Il y a une potentialité de mouvement. On sait que si on le touche, il va bouger tout de suite". Et en même temps, il résout ainsi toutes les problématiques posées par la pièce créant aussi du lien entre la pensée et les corps. "Parce qu'on joue aussi, ajoute encore Madeleine, avec cette dichotomie entre le corps et la pensée, comme si on pouvait les dissocier. Je pense que la pièce montre au contraire qu'ils ne sont pas dissociés".

■ *Sous-titre*, création Jonas Chéreau et Madeleine Fournier, interprétation Jonas Chéreau, Madeleine Fournier, Elg Ménagerie de Verre, du 8 au 10/12



# les échappés

Sept danseurs, chorégraphes ou performeurs iconoclastes pour une création dans tous ses états.

## Jonas Chéreau & Madeleine Fournier têtes chercheuses

Il y a eu dans un premier temps la rencontre au sein du Centre national de danse contemporaine d'Angers alors dirigé par Emmanuelle Huynh, puis les échappées belles avec différents chorégraphes, et enfin le travail en commun : Jonas Chéreau et Madeleine Fournier ne se sont plus quittés depuis, cosignant en 2011 *Les interprètes ne sont pas à la hauteur*. Le duo endossait des habits de chercheurs – ce qu'ils ne sont pas – et partait à la découverte des danses macabres.

De pièce en pièce, Jonas Chéreau et Madeleine Fournier questionnent l'identité sexuelle, le rapport au public, la danse. *Sous-titre* est leur nouvel opus frondeur. "Sous-titre est une pratique qui fait voyager à l'intérieur de tout ce que nous contenons, de tout ce qui nous traverse, de toutes nos pensées, pour essayer de les attraper au vol", résumant-ils. Soit autant d'hypothèses sur le mouvement. "Sous-titre est une danse des espaces et des temps qui constituent les corps et les cognent parfois contre le présent." Poursuivant leur exploration performative, Jonas Chéreau et Madeleine Fournier entendent s'interroger sur le "caché de la situation, de la représentation en s'y arrêtant".

On l'a compris, ces deux-là n'ont pas fini de surprendre. Next, festival de toutes les audaces, sera l'écrin rêvé de ce *Sous-titre* sérieusement inclassable. Et irrévérencieux. **Philippe Noisette**

**Sous-titre** le 14 novembre à 19h et le 16 à 20h30, Valenciennes (Espace Pasolini)